

**ALEX  
BERG**

**Zone de  
non-droit**

roman traduit de l'allemand  
par Justine Coquel

**Jacqueline Chambon** NOIR

## PRÉSENTATION

Ça peut arriver à chacun d'entre nous. Tous les jours. Partout. Il suffit d'un malheureux hasard. Et notre vie n'est plus jamais la même. Nous passons brusquement d'un monde garant de la démocratie aux zones troubles du non-droit où seules prévalent les règles de la plus sale des guerres.

À Hambourg, les préparatifs du sommet international contre l'armement et pour le climat battent leur plein. Les services secrets ont reçu les premières menaces terroristes. Au même moment, l'avocate Valérie Weymann est arrêtée à l'aéroport. Au terme d'interrogatoires interminables, elle comprend que les agents de la cia et du bnd la suspectent d'être liée à Al-Qaïda.

Et puis une bombe explose dans la gare de Dammtor. Vingt-quatre heures plus tard, Valérie, sur qui pèsent de graves soupçons, est conduite dans une prison secrète d'Europe de l'Est.

Un thriller qui ne vous lâche pas, un personnage féminin magnifiquement campé.

ALEX BERG

*Alex Berg est née en 1963. Elle fut d'abord journaliste avant de devenir écrivain. Outre ses romans policiers, elle écrit aussi des romans sous le nom de Stéphanie Baum. Dès son premier thriller, elle crée le personnage d'une jeune et brillante avocate, Valérie Weymann, que ses contacts professionnels et personnels avec le Moyen-Orient vont précipiter dans le monde des services secrets allemands, de la cia et du terrorisme international.*

Titre original :

*Machtlos*

© Droemersch Verlaganstalt Th. Knaur Nachf. GmbH & Co. KG, Munich, 2010

Cet ouvrage a été proposé à l'éditeur français par l'agence Edito Dialog, Lille

© ACTES SUD, 2013

pour la traduction française

ISBN978-2-330-01673-9



ALEX BERG

# Zone de non-droit

roman traduit de l'allemand  
par Justine Coquel

Éditions **Jacqueline Chambon**



*Ceux qui sont prêts à abandonner une liberté essentielle pour obtenir temporairement un peu de sécurité ne méritent ni la liberté ni la sécurité.*

BENJAMIN FRANKLIN





La Journée mondiale des droits de l'homme est célébrée chaque année le 10 décembre. On y revendique la stricte conformité à la Déclaration, qui a certes évolué, mais qu'on ne respecte pas complètement dans certains pays – même en Allemagne. Dans les États occidentaux industrialisés, les hommes politiques tentent de protéger la liberté en l'abrogeant. Ce qui a jadis commencé avec les massacres de la Révolution française est remis en question aujourd'hui, deux cent trente ans plus tard, avec les lois anti-terroristes.

Ainsi, les personnes fichées sur la liste antiterroriste européenne n'ont plus le droit de se rendre à l'étranger et leurs comptes en banque peuvent être gelés. Elles n'apprennent jamais ce qui leur est reproché. On considère qu'elles soutiennent une organisation terroriste sans qu'elles aient pu se défendre de cette accusation ou que leur culpabilité ait été reconnue par un tribunal.

Ça peut arriver à chacun d'entre nous. Tous les jours. Partout. Il suffit d'un malheureux hasard. D'une confusion. Et notre vie n'est plus jamais celle qu'elle a été.



# Première partie

## Déclaration universelle des droits de l'homme

### Article 11, paragraphe 1 :

« Toute personne accusée d'un acte délictueux est présumée innocente jusqu'à ce que sa culpabilité ait été légalement établie au cours d'un procès public où toutes les garanties nécessaires à sa défense lui auront été assurées. »

En route pour l'école, Leonie et Sophie se disputaient sur la banquette arrière de la voiture. Si Valerie avait pu imaginer ce qui l'attendait, elle aurait sans doute écouté ses filles avec plus d'attention, elle aurait essayé de s'intéresser à leur querelle et aurait cherché leurs regards dans l'étroit rectangle du rétroviseur. Elle leur aurait souri. Mais non. Elle avait les yeux rivés sur la route, sur le trafic dense à cette heure-ci, et ne pensait qu'à la réunion de Londres, où on l'attendait en fin de matinée. Son avion décollait dans moins d'une heure. Elle n'avait qu'un bagage à main où elle avait glissé ses dossiers et son ordinateur portable pour la présentation.

« Pourquoi tu nous emmènes à l'école aujourd'hui, maman ? C'est jamais toi d'habitude, lança Leonie en la tirant de ses pensées.

– J'ai un avion à prendre et l'école se trouve sur le chemin de l'aéroport, répondit sèchement Valerie. Mais Janine viendra vous chercher comme d'habitude et vous amènera chez le dentiste. » Tandis que la voiture ralentissait devant la cour de l'école, elle se tourna vers ses filles et les regarda d'un air sévère. « Et s'il vous plaît, ne la faites pas attendre une fois de plus. »

Elle suivit les têtes blondes jusqu'à ce qu'elles aient disparu dans la cohue et se demanda si elle leur avait donné assez d'argent. Quelqu'un klaxonna derrière elle. Valerie libéra la place et prit le chemin de l'aéroport tout en se remémorant la liste des choses dont elle avait besoin aujourd'hui : son portefeuille, ses

papiers, son téléphone portable, elle avait tous ses dossiers et le câble d'alimentation de son ordinateur était dans son sac. Tout le reste, elle pourrait l'acheter en route. Elle s'arrêta au feu rouge et ferma les yeux un instant. Dans quatorze heures, elle serait de retour. Marc l'attendrait. Elle avait déjà sorti la bouteille de vin rouge qu'ils boiraient ensemble. Cette pensée amena un sourire sur ses lèvres, elle imaginait déjà sur elle les yeux noirs de Marc, elle sentait la chaleur de son souffle sur sa peau quand il se pencherait vers elle et l'embrasserait. Le feu passa au vert. L'espace d'un instant, son pied resta indécis sur l'accélérateur, puis elle l'enfonça avec détermination.

À l'aéroport, elle se retrouva dans la bousculade matinale habituelle des jours ouvrés. Des passagers de la classe affaires se dépêchaient, heurtant des foules de touristes qui traînaient tant bien que mal leurs grandes valises roulantes, en cherchant des yeux le terminal. Au milieu de l'immense hall, l'arbre de Noël géant lui rappela qu'à la fin de la semaine ce serait déjà le deuxième dimanche de l'avent. De longues files d'attente se formaient devant le guichet d'enregistrement de la British Airways. Valerie était bien contente d'avoir opté la veille pour l'enregistrement en ligne.

En chemin vers la porte d'embarquement, elle s'arrêta au distributeur de billets. Elle inséra sa carte de crédit, saisit son code ainsi que le montant du retrait qu'elle souhaitait effectuer mais le distributeur afficha : « Opération momentanément impossible ». Elle le regarda avec irritation, mais l'automate lui rendit sa carte. Elle n'apercevait pas d'autres distributeurs. Valerie jeta un coup d'œil sur l'horloge accrochée au terminal. Il restait quarante minutes avant le décollage. Elle allait être obligée de payer à Londres avec sa carte de crédit. Elle sortit la carte d'embarquement de sa poche et l'hôtesse au guichet lui fit signe d'avancer. Valerie avait dû patienter au contrôle de sécurité car l'homme devant elle avait dû non seulement retirer sa veste mais aussi ses chaussures et sa ceinture. Elle pianotait d'impatience sur son sac. Elle avait passé les contrôles sans problème.

Ses hauts talons claquaient sur le sol lisse tandis qu'elle passait en toute hâte devant les boutiques duty free illuminées. Dans les vitrines, on apercevait de grands paquets dorés, fermés par des nœuds de satin rouge. Devant un magasin se tenait un très grand père Noël électrique qui faisait signe à tous les passants, un renne empaillé à ses côtés. Dans l'une des vitrines, elle jeta un regard sur le reflet de sa silhouette élancée, sur ses longs cheveux qui tombaient en vagues souples sur ses épaules. Elle avait bien fait de choisir le tailleur-pantalon gris foncé. Marc l'avait trouvé « trop sobre ». Exactement ce qu'il fallait pour l'occasion.

De loin, elle voyait déjà la queue devant sa porte d'embarquement. Elle soupira. Dans les aéroports européens, tous les passagers en partance pour la Grande-Bretagne et les États-Unis subissaient automatiquement un second contrôle de sécurité. Elle s'efforça de garder un visage neutre lorsqu'elle tendit sa carte d'identité à l'employé en uniforme. Il saisit les données dans l'ordinateur. Au même moment, on commençait l'embarquement. Une mère, accompagnée de ses deux enfants, passait devant tout le monde avec sa poussette. Valerie espérait qu'elle n'allait pas se retrouver assise à côté d'elle et se mordit la lèvre sans le vouloir. On verrait bien.

Elle se retourna vers l'employé du comptoir. Il était au téléphone, tenait toujours sa carte d'identité à la main. Elle le regarda et tendit le bras pour récupérer le morceau de plastique qui prouvait son identité.

« Veuillez patienter un moment, dit-il poliment. Juste quelques minutes. »

La file d'attente derrière elle commençait à s'agiter. Elle regarda autour d'elle et aperçut deux agents de la police fédérale. Que se passait-il encore ? Quelqu'un avait-il malencontreusement laissé échapper le mot « bombe » ?

Il n'y a pas si longtemps, un ami de Marc avait été arrêté à l'aéroport d'Amsterdam parce qu'il avait fait remarquer à un employé que l'appareil qu'il examinait d'un air méfiant n'était pas une bombe mais un vidéoprojecteur hors de prix. L'instant d'après il était mis en joue par une mitraillette puis détenu une

heure par la police jusqu'à ce qu'un avocat, appelé à la rescousse, règle le malentendu après un interrogatoire minutieux et réussisse avec l'aide de la compagnie à lui trouver une place dans le prochain avion pour l'Allemagne. C'était une histoire qu'ils adoraient raconter dans leur cercle d'amis et qui les faisait toujours beaucoup rire.

« Madame Valerie Weymann ? »

Irritée, elle leva les yeux lorsqu'on prononça son nom et fixa le visage du policier.

« Oui ? »

– Veuillez nous suivre s'il vous plaît. »

Les gens autour d'elle reculèrent.

« Je... mon avion ne va pas tarder à décoller. » Comme pour y trouver confirmation elle se tourna vers l'employé derrière le guichet. Mais il ne réagit pas et tendit la carte d'identité au policier qui s'adressait à elle.

« Vous allez devoir nous suivre, dit-il en réitérant son ordre d'une voix neutre.

– Il est arrivé quelque chose ? » demanda-t-elle en s'efforçant de rester calme. La curiosité silencieuse qui se répandait autour d'elle lui était désagréable. Cette attention l'énervait. « Ce sont les enfants ? Mon mari ? » Inconsciemment, elle chercha son téléphone portable dans sa poche et vit le second policier diriger sa main vers l'arme qu'il portait à la ceinture. Autour d'elle, les gens reculèrent encore plus, la fixant avec un mélange d'inquiétude et de fascination. La mère des deux enfants était en train de pénétrer dans le tunnel qui menait à l'avion. Le petit garçon qu'elle tenait par la main trébucha, la tête tournée vers Valerie.

« Suivez-nous. » Une main la saisit par le bras.

Une alarme se mit à retentir dans sa tête. Assourdissante et désagréable.

La pièce sans fenêtre dans laquelle on la conduisit n'était meublée que d'une table centrale et de quatre chaises métalliques. Elle dévisagea les deux hommes.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? lança-t-elle. Je peux récupérer ma carte d'identité, s'il vous plaît ? »



Les deux policiers la regardaient en silence et sans aucune expression. Elle ne les avait jamais rencontrés auparavant.

« Asseyez-vous », lui demanda celui qui l'avait menée par le bras.

Valerie refusa de s'asseoir. Elle voulait savoir ce qui se passait. Elle ne voulait pas rater son avion. « Écoutez, j'ai une réunion très importante à Londres... »

L'autre policier se plaça devant la porte. Valerie était entre eux et les deux hommes se regardaient comme si elle n'était pas là. Elle serra les dents si fort qu'elles se mirent à grincer. On entendait les bruits provenant de l'aéroport. Le brouhaha. Les annonces. Dernier appel du vol en partance pour Londres. Valerie insista une nouvelle fois.

« Vous ne pouvez pas me retenir ici. Je suis avocate. Je connais mes droits. » Parler à un mur aurait produit le même effet. Frustrée, elle tourna le dos aux deux hommes.

Que s'était-il passé ?

Les filles. Marc.

Valerie serra les poings et respira pour apaiser la panique qui l'envahissait. Son téléphone portable vibra dans sa poche. Elle le sortit et vit le numéro de Marc s'afficher sur l'écran. Elle appuya précipitamment sur la touche pour répondre à l'appel, mais l'agent le plus proche se rua sur elle.

Valerie fut plus rapide. « Marc ! s'écria-t-elle en reculant, le mobile vissé à l'oreille. La police me retient à l'aéroport ! Il s'est passé quelque chose à la maison ? » Mais avant de pouvoir entendre une réponse, l'autre policier se précipita sur elle et lui arracha le téléphone des mains.

Valerie tournoya sur elle-même en serrant les bras contre elle. L'agent raccrocha et fit disparaître le téléphone dans sa poche.

« Vous allez finir par me dire pourquoi vous me retenez ici ? » lança-t-elle. Elle voulut se détacher de leur emprise. « Vous n'avez pas le droit de me traiter comme ça. Selon l'article 2241 du code pénal, c'est un abus de pouvoir, une atteinte à la liberté individuelle. Ça ne va pas se passer comme ça. Il est hors de question que je rate mon vol pour Londres et mon rendez-vous d'affaires à cause de vous ! »

Les deux hommes échangèrent un regard par-dessus sa tête. Elle s'en rendit compte à la mimique du policier qui se tenait devant elle. Mais ils restèrent silencieux.

Furieuse, Valerie serra les poings et baissa la tête. L'agent la lâcha et elle se frotta le bras.

« Je vous en prie... asseyez-vous », dit l'un des deux hommes. Elle ne prit pas la peine de regarder qui s'adressait à elle. « Ça va demander un moment avant que les collègues arrivent. »

Les collègues.

Valerie se pinça les lèvres. Jamais dans sa vie elle ne s'était retrouvée dans une telle situation, privée de ses droits, retenue par la police. Pendant la demi-heure suivante, son humeur oscilla entre rage et incompréhension.

Le coup frappé à la porte fut si inopiné qu'elle sursauta presque sur sa chaise. L'agent posté devant la porte l'ouvrit et fit entrer deux hommes en civil.

Ils portaient des costumes en beaux tissus, bien coupés, vit Valerie au premier regard, mais à leur façon de se déplacer et de parler à voix basse avec les agents en tenue, on comprenait vite qu'eux aussi étaient policiers. Elle les observait en silence. Le plus jeune des deux se tourna enfin vers elle.

« Madame Weymann, vous allez devoir nous suivre. »

Elle se renversa contre le dossier de sa chaise et croisa les bras. « Je n'irai nulle part. » La rage avait pris le dessus.

L'homme crispa les lèvres, l'air songeur. Il n'était pas mal. Grand, carré, large d'épaules. Il passa la main sur son menton parfaitement rasé.

« Je propose que vous m'expliquiez d'abord ce qui se passe ici et pourquoi vous me retenez sans raison depuis bientôt une heure, dit-elle d'une voix ferme. Et puis j'aimerais savoir qui vous êtes. »

Il sortit une carte de visite de la poche intérieure de sa veste et la posa devant elle. Eric Mayer. Les couleurs du drapeau allemand et l'aigle fédéral sautaient aux yeux. Sur le carton, une adresse à Berlin. Elle ne toucha pas la carte.

« Nous avons quelques questions à vous poser, dit-il. Si vous voulez bien...

– Je suis avocate, monsieur Mayer, lui lança Valerie tout en jetant un dernier coup d’œil à la carte. Je connais mes droits. Je devrais être dans l’avion pour Londres depuis une demi-heure. Je... »

Le regard du second policier en civil la fit taire. Il y avait une telle réprobation dans ses yeux d’un gris-bleu glacial qu’elle ravala subitement sa salive.

« Nous ne pouvons pas mener l’interrogatoire ici, poursuivit Eric Mayer, en sortant soudain de son silence. Veuillez nous suivre désormais. Plus vite nous irons, plus vite vous serez libre de repartir. »

Plus tard, c’est cet instant-là qu’elle se rappellerait. Pourquoi avait-elle cédé ? Pourquoi avait-elle fait confiance à Mayer ? L’aigle et les couleurs du drapeau allemand lui avaient donné une illusion de sécurité même si elle ne se laissait pas berner par la neutralité du ton. Mayer n’était pas un simple fonctionnaire d’État. Il faisait partie du service fédéral de renseignement.

Que serait-il arrivé si elle avait continué à protester ? Elle se souvenait de la manière dont elle avait traversé l’aéroport, encadrée par les deux agents dans leurs costumes impeccables, devant qui les portes s’ouvraient comme par magie lorsqu’ils tendaient leurs cartes d’identité. Les gens s’écartaient sur leur passage. Pendant tout le trajet, l’idée de s’enfuir ne l’avait pas quittée. Que serait-il arrivé si elle avait protesté ?

Elle monta dans le 4x4 Audi stationné malgré l’interdiction devant la sortie. Mayer s’assit près d’elle, son collègue à côté du chauffeur. Aucun mot ne fut prononcé pendant la traversée de la ville qui défilait sous ses yeux, derrière les vitres teintées. La réunion de Londres allait commencer dans une heure. Sans elle. Elle pensa à tout le travail qu’elle avait investi dans ce projet. À tout l’espoir qui reposait dessus. Pourquoi n’était-elle pas là-bas ? Jusqu’à présent on ne lui avait fourni aucune explication. Les pensées défilaient encore dans sa tête lorsque, à peine dix minutes plus tard, la voiture pénétra dans le parking souterrain du Präsidium situé au nord de la ville. Il fallait qu’elle appelle Meisenberg. D’abord lui. Il fallait qu’il entre en contact avec

Londres. Qu'il la tire de là. Et si quelqu'un pouvait trouver pour quelle raison elle se trouvait dans cette situation, c'était bien lui.

L'ascenseur la conduisit au deuxième étage du bâtiment en forme d'étoile. Sur le panneau, on lisait « Service d'anthropométrie ». Elle se tourna vers Mayer.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda-t-elle tout en envisageant l'hypothèse d'un contrôle hiérarchique.

– Simple routine », rétorqua Mayer calmement.

Comme elle ne voulait pas avancer, il la prit par le bras.

Elle dut laisser ses empreintes digitales et fut photographiée.

« Vous ne voulez pas d'échantillon de salive non plus ? demanda-t-elle, rouge de colère.

– Plus tard. »

Ils prirent à nouveau l'ascenseur. Sur le palier, une vague odeur de café. Mayer la conduisit dans une pièce vide.

« Je voudrais boire quelque chose », dit-elle.

Ils la laissèrent seule et fermèrent à clé derrière eux. Valerie se colla à la fenêtre et fixa les façades en verre autour d'une cour intérieure ronde qui semblait le moyeu de la roue formée par l'ensemble des bâtiments. Le rougeolement matinal avait cédé la place à un ciel gris et couvert, une petite bruine s'était mise à tomber. Elle aurait voulu entendre la voix de Marc. Être à ses côtés.

Mayer ne tarda pas à revenir. Il lui tendit un gobelet d'eau qu'elle avala d'un trait. Son collègue ferma la porte derrière lui. Il avait un dossier à la main.

« Asseyez-vous », demanda Mayer en se laissant tomber en face d'elle, à la petite table située devant la fenêtre. Ce n'est qu'alors qu'elle remarqua le magnétophone qu'il avait posé dessus.

« Nous allons enregistrer vos déclarations », dit-il en croisant son regard.

Elle tira la chaise et observa plus attentivement le collègue de Mayer. À en juger par son physique, il devait avoir la cinquantaine, son visage maigre était sillonné de rides. Ses cheveux gris coupés à un millimètre de long lui prêtaient une raideur désagréablement militaire. Elle n'avait pas encore entendu le son